

Dernier message en provenance des monastères de Iaroslavl

Une nouvelle collection d'icônes exposée à la galerie Trétiakov.



Sainte Vierge de Korsoun, premier tiers du XVII^e siècle

Les icônes russes sont tristes. Les regards des saints ou des martyrs, stricts et intransigeants, semblent vous reprocher tous vos péchés.

« Les icônes ne sont pas faites pour divertir, mais pour faire aspirer l'âme humaine à la perfection », selon les organisateurs de l'exposition *101 icônes de Iaroslavl*

qui se déroulera à la galerie Trétiakov du 28 septembre au 29 octobre.

L'ensemble de la collection exposée provient du musée d'Art de Iaroslavl, célèbre par la richesse de ses fonds d'art russe ancien. Les icônes présentées datent des XVII^e et XVIII^e siècles, période où l'art plastique de la ville a connu un essor important. C'est alors que se forma l'école locale de la peinture d'icônes et que les peintres de Iaroslavl acquirent une belle renommée dans toute la Russie. On les invitait régulièrement à Moscou pour des « commandes d'Etat particulièrement urgentes ». Fierté des organisateurs : seize icônes restaurées pour l'occasion et trois oeuvres tout particulièrement précieuses provenant de la cathédrale de la Dormition d'Iaroslavl qui fut détruite en 1937.

La plus grande partie des icônes vient effectivement de monastères et églises de Iaroslavl qui n'existent plus que dans la mémoire des historiens. Pour sentir leur ambiance austère et sublime, perdue dans la nuit des temps, rendez-vous à la Trétiakov.

Olga Falounina

> Iaroslavl

Iaroslavl est une ville de Russie, située au confluent de la Volga et de la Kotorosl. La cité se trouve à 282 km au nord-est de Moscou et compte environ 605 000 habitants. Desservie par le transsibérien, elle est une des plus anciennes cités de la Russie. Elle fait partie de « l'anneau d'or » constitué par plusieurs villes princières, situées tout autour de la capitale et regorgeant de merveilles d'architecture. La vieille ville est inscrite au patrimoine mondial de l'UNESCO depuis 2005.

Derrière la façade détruite

Le photographe américain rend compte de sa tournée des anciens pays communistes.



Andrew Moore. Piano Rouge

Le Centre des Beaux-arts de Moscou présente une exposition d'Andrew Moore, photographe américain connu pour son goût des voyages en solitaire. Célèbre dans sa patrie, un peu moins dans le reste du monde, Moore a sillonné la planète et produit plus d'une série de photos remarquables. Né aux Etats-Unis, il y a grandi en éprouvant une attirance profonde pour les pays situés de l'autre côté du Rideau de fer. En 1998, il part à Cuba, visite le Vietnam, et finit par s'installer en Russie où il vit depuis quatre ans. Ce sont les photos prises dans ces trois pays unis par un passé commun qui seront présentées à Moscou.

Moore est le contraire d'un touriste blasé et capricieux. Avant son départ, il étudie l'histoire du pays qu'il a choisi, se plonge dans sa culture, aborde sa langue. Il cherche à fixer la seconde qui lie le passé au présent. Moore ne photographie pas les êtres humains, mais inspecte l'intérieur des maisons et les objets du quotidien. La série cubaine est pénétrée de l'esprit de « farniente » : maisons semi-détruites, ruelles étroites et délabrées, beaux foyers anciens. C'est comme si la modernisation et le progrès technique n'avaient pas laissé de traces dans l'île. Les paysages urbains vietnamiens, bariolés et hétéroclites, sont autant de marques d'influences chinoise et française qui se fondent remarquablement dans la

couleur du pays. Mais c'est le panorama russe qui impressionne le plus par son côté éclectique. Les intérieurs somptueux des palais de Saint-Petersbourg côtoient les ar-moires soviétiques. Ou encore les vieilles églises de Vologda qui contrastent avec le foyer modeste d'un horloger sibérien ou la piscine fraîchement construite d'une maison de repos de Yalta.

Moore est un travailleur méticuleux. « J'ai passé quelques jours à flâner dans l'île de Solovki en quête du paysage nécessaire. Et, finalement, à deux heures du matin, j'ai trouvé ce que je cherchais. L'union de la lumière romantique et de l'héritage de terreur qui reflète au plus précis les contradictions du passé russe », témoigne-t-il. Photographe historien, il capture d'un œil expérimenté les détails les plus frappants et les réunit, éléments d'une mosaïque, en une image unique et exceptionnelle d'un pays.

Varvara Brounsnikina

Du 27 septembre au 21 octobre
Centre des Beaux-arts de Moscou
14, rue Neglinna

> Moments clés

Andrew Moore expose pour la première fois en 1984 à New York. Il décroche quelques récompenses remarquables, notamment le Prix des Jeunes Photographes au festival *Rencontres à Arles* en France. Il enseigne la photographie à l'Ecole des Beaux-arts de New York et à l'université de Pringstone.

Des couleurs qui chantent



Coq et Rhubarbe, 1912. Collection privée

Le musée Pouchkine consacre une exposition à l'artiste éclectique Vladimir Baranov-Rossiné

Un piano qui ne produirait pas seulement des sons, mais aussi des couleurs ? Cela existe, et s'appelle un octophone. On peut en admirer un au Centre Georges Pompidou, orné d'une enseigne au nom de son inventeur Vladimir Baranov-Rossiné, figure de l'avant-garde russe et « musicien des couleurs », comme l'a surnommé un jour le compositeur Scriabine. Ses toiles éclatantes, dont les éléments dansent comme les facettes de verre d'un kaléidoscope, seront présentées pendant deux mois au musée des Beaux-Arts Pouchkine, au pavillon des collections privées.

Ceux qui courent les expositions comme des soirées mondaines, mus par la seule ambition de se pavaner auprès de leur entourage, pourront s'abstenir. Baranov-Rossiné n'a pas la renommée d'un Modigliani ou d'un Chagall, avec qui il a partagé quelques années à Paris le toit de la fameuse « Ruhe », foyer abritant au début du XX^e siècle de jeunes peintres du monde entier, tout occupés à ébranler les canons de l'art académique. Avant son arrivée dans la « Ville Lumière » en 1912, Choulim Wolf Baranov apprend l'abc du métier à Odessa et change son prénom juif, trop criant pour l'époque, en Vladimir. A Paris, suprême effort d'intégration, c'est son nom de famille qu'il abandonne, optant pour celui de Rossiné. Animé par le désir de créer une symbiose musique et peinture, il se lance dans des expériences audacieuses, jouant avec le son et la

lumière. De retour à Moscou après octobre 1917, il y donne un concert de « musique en couleurs » au Bolchoï qui augure de nos « performances » contemporaines mêlant bruits et faisceaux lumineux. Malmené par la critique, il retourne à Paris où il donne libre cours à son imagination d'inventeur et met au point divers engins, destinés par exemple à la stérilisation de l'eau gazeuse ou à l'analyse des pierres précieuses. Il continue par ailleurs de peindre ses toiles cubistes et futuristes et trouve encore le temps, pour pallier le manque d'argent, de s'occuper d'immobilier. La haine et la guerre finiront pourtant par avoir raison de sa quête artistique. Déporté à Auschwitz dans un wagon à bestiaux en 1942, il y trouvera la mort deux ans plus tard. Son nom ne figure dans aucun des volumes de la Grande Encyclopédie soviétique ni dans le respectable annuaire des Artistes des peuples de l'URSS. En Russie, Baranov-Rossiné ne sera redécouvert que dans les années 90 avec des expositions au musée Russe à Saint-Petersbourg et à la galerie Trétiakov. Celle qui se tiendra prochainement au musée Pouchkine permettra d'enrichir encore la connaissance de l'artiste, auprès des critiques autant que des amateurs.

I.S.

Du 3 au 25 novembre
Musée Pouchkine,
Pavillon des collections privées
10, Volkhonka



Samovar, 1916. Musée des Beaux-Arts de Tarnob